

Dossier de presse



Un film documentaire de Jérôme le Maire

TABLE DES MATIÈRES

Synopsis court

Synopsis

Note d'intention du réalisateur

Biographie

Interview de Jérôme le Maire

Dans la presse

Production

Equipe

Fiche technique

Après le film

Projections et événements

Infos

Synopsis court

Le Thé ou l'Electricité est l'histoire épique de l'arrivée de l'électricité dans un village isolé et enclavé au cœur du Haut Atlas marocain.

Durant plus de trois années, saison après saison, le réalisateur dévoile patiemment les contours de la toile qui se refermera inexorablement sur les habitants d'Ifri.

Sous nos yeux se dessine l'image d'une modernité impitoyable à laquelle le petit village va être relié.



Synopsis

Ifri est un petit village perdu et enclavé au fin fond du Haut Atlas marocain. Pas de route ni de piste, pas d'école, pas de téléphone, pas d'eau courante, pas de poste, pas de police, pas d'hôpital et ...pas d'électricité non plus. Rien que quelques noyers au milieu de champs accrochés à la montagne et trois cents habitants qui les cultivent de façon ancestrale.

Dans ce huis clos, rien ne semble avoir bougé depuis des siècles. Le temps paraît suspendu.

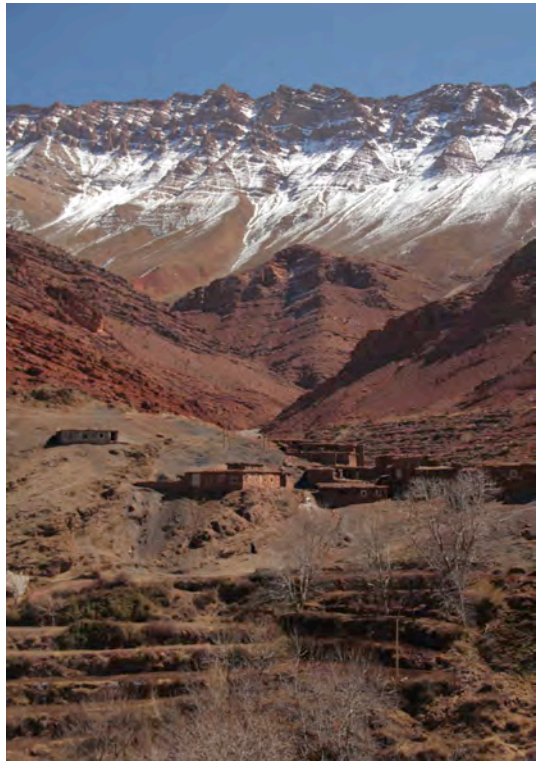
Et pourtant, un jour débarque dans le village une équipe de l'Office National de l'Electricité qui vient fièrement annoncer à Ifri de grands changements : l'arrivée prochaine de l'électricité !

Mais les villageois ne veulent pas de cette « nouveauté » qu'ils ne sauraient d'ailleurs pas se payer. Ils veulent une route, le cordon ombilical vital sans lequel ils seront toujours dans un état de survie.

Ils ne le savent pas encore (et le spectateur s'en rendra doucement compte), mais Ifri est déjà soumis à l'impitoyable loi de l'offre et de la demande.

Suivant l'histoire épique de cette petite communauté durant plus de trois années, saison après saison, le réalisateur dévoile patiemment les contours de la toile qui se refermera inexorablement sur les habitants d' Ifri.

Sous nos yeux se dessine le visage d'une implacable modernité, à laquelle le petit village va être relié.



Note d'intention du réalisateur

« Vous avez cru nous apporter la Lumière, mais en réalité vous désirez nous entraîner avec vous dans votre Nuit... »

Idder, le Chleuh (Berbère du Haut Atlas)

Liminaire des « Pastorales Berbères »

de René Euloge

1930

« Notre métier, c'est de vendre à Coca-Cola du temps de cerveau humain disponible ! »

Patrick Le Lay

Ex-PDG de TF1

11 juillet 2004

Depuis bientôt un siècle et demi la terre s'électrifie ! Et même si les premiers chantiers pharaoniques de cette révolution sont déjà logés aux « archives » de notre histoire, la progression de cette gigantesque toile d'araignée continue aujourd'hui encore.

Depuis l'automne 1882, date de l'apparition simultanée des premiers réseaux à New York, Belgrade et en France, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts... En effet, plus d'un siècle d'inventions nous sépare de ce moment fatidique où la « fée électricité » a commencé à entrer dans les maisons. La liste d'inventions et de progrès est gigantesque et les bouleversements que cela a entraînés sont d'une profondeur insondable !

Or, récemment, en sillonnant les montagnes du Haut Atlas marocain qui sont en train d'être électrifiées, j'ai eu un choc. Un soir, dans une maison de terre d'un de ces petits villages reclus dans la vallée, en scrutant les visages tellement particuliers des berbères qui m'accueillaient et en les voyant hypnotisés par une télévision trônant au centre de la pièce, j'ai eu l'impression de revoir la scène d'« Hibernatus » où Louis de Funès (l'aïeul) se réveille effaré en plein XXème siècle ! Un décalage démesuré entre des hommes et l'époque dans laquelle ils vivent, un voyage dans le temps!

Depuis lors, une image me hante : le toit d'une maison de terre équipé d'une parabole ! Inouïe superposition de deux symboles faisant référence à deux univers quasiment opposés : d'une part le passé (qui est leur présent), l'obscurité, le travail à la main, la lenteur, l'autarcie, l'isolement, la collectivité, l'artisanat, le dénuement, la croyance, ... Et d'autre part le présent, la lumière, la mécanisation, la vitesse, la globalisation, la communication, l'individualisme, l'industrialisation, l'opulence, le matérialisme,...

Ce que je voulais filmer en suivant l'électrification de ce petit village, c'est précisément la « rencontre » (la collision ?) entre ces deux univers.

Et finalement, le reflet que nous voyons dans ces téléphones trônant au milieu de pièces quasiment troglodytes, n'est-ce pas un peu le nôtre ?

Car l'histoire d'Ifri nous tend un miroir. Elle dessine en creux notre mutation en hommes « modernes » et « évolués » avec tout ce que cela comporte comme questionnement : quelles sont devenues nos valeurs ? Qu'avons-nous dû mettre de côté ou laisser en chemin pour en arriver là ? Dans quelle direction avançons-nous ?

Biographie

Né en 1969, Jérôme le Maire est à la fois réalisateur, scénariste et cameraman. Après des études en Journalisme et Communication à l'Université Libre de Bruxelles, il s'oriente vers une formation en réalisation à l'Institut des Arts de Diffusion (IAD) de Louvain-la-Neuve.

Il a aujourd'hui à son actif plusieurs courts métrages de fiction : *Meilleurs Vœux* (co-réalisé avec Vincent Lannoo en 1994), *Salutations Distinguées* (1995), et plusieurs documentaires dont *Où est l'amour dans la palmeraie ?* (2007) – qui a été sélectionné dans de nombreux festivals tels que Visions du Réel (Nyon, Suisse), RIDM (Canada), Parnü Film Festival (Estonie), Festival des Quatre Ecrans (France),... et nominé aux European Academy Awards prix ARTE –, mais aussi *Un jour, une vie* (2004) et *Volter ne m'intéresse pas* (2003).

Jérôme le Maire est également le réalisateur du long métrage de fiction *Le Grand'Tour*, sélectionné au Festival International de Rotterdam, au Festival de Cannes dans la section ACID, ainsi qu'au Festival International du Film Francophone de Namur et sorti en salles en Belgique en 2011.



Interview de Jérôme le Maire par Amélie Navarro

www.iletaitunefoislecinema.com, janvier 2012

Comment ce projet de film est-il né ?

L'idée du film remonte déjà à cinq ans. Je vais souvent me promener dans l'Atlas marocain, j'ai une maison pas loin. Un jour, accompagné de ma femme et de mes enfants, je me rends dans un village où habitent des amis berbères. J'y sens une ambiance particulière, il n'y a pas grand monde dans les ruelles. Quand on arrive chez cet ami, par politesse et par excitation, il allume la télévision à fond : ça y est, l'électricité venait d'arriver, une nouvelle ère débutait pour ce village. Voilà l'image que je percevais, dans ce village et dans tous ceux aux alentours : une kasbah (un château fort en terre) avec, dessus, une parabole. C'est ce contraste qui m'intéressait : le Moyen-âge d'un côté, le 21ème siècle de l'autre. Cette image m'a hanté et je me suis dit que raconter l'arrivée de l'électricité pourrait être un superbe sujet. Je crois qu'il y a quelque chose de très symptomatique dans le fait que ce soit la télé qui arrive en premier dans ces foyers, avant toute autre chose.

Comment avez-vous fait pour choisir le village du film ?

Pour trouver le village, je suis allé à l'Office National de l'Electricité marocain et leur ai demandé la liste de tous les villages qui allaient être électrifiés. Ma grande crainte était que je n'aie pas le temps de filmer l'évolution, l'arrivée progressive de l'électricité. Et finalement, je m'en suis plutôt bien sorti. Je peux même dire que je n'avais pas du tout prévu que ça prenne autant de temps. Le chantier a en effet pris plus de deux ans de retard ! On s'est même demandé, avec Isabelle, ma productrice, s'ils allaient vraiment électrifier ce village. Je pense que le village aurait pu ne pas être électrifié si on n'avait pas tourné là-bas. L'idée qu'il ne faut pas oublier, et je pense que ça se ressent à travers tout le film, c'est qu'il s'agit avant tout d'une opération économique. L'idée maîtresse de l'opération, c'est d'aller chercher des abonnés là où il y en a, c'est tout. Le but de l'ONE, et c'est marqué noir sur blanc dans les études qu'ils publient, est de désenclaver les richesses qui sont coincées dans des endroits reculés au Maroc, ils ne parlent nullement de désenclaver des gens. Ils lient ces gens à notre sphère globale économique, il ne s'agit pas du tout d'un mouvement social ou humain. Aujourd'hui, c'est le catalogue de la consommation qui prime. Pour les habitants d'Ifri, la route aussi viendra, mais elle viendra après. La route, ça coûte et ça ne rapporte rien. Ce qui n'est pas le cas avec l'électricité !

Comment avez-vous procédé pour filmer ces gens avec une telle proximité ?

Mon approche avec les villageois a été très progressive. Je fais des films plutôt en immersion, ce qui veut dire que pendant mes pérégrinations dans l'Atlas, je cherchais un village qui était à la fois photogénique et dont le planning d'électrification correspondait au mien. Je me suis installé à Ifri une première fois pendant deux jours,

puis j'y suis retourné. Mon assistant pour les repérages et pendant tout le tournage est un type qui s'appelle Mansour et qui était le personnage principal du précédent documentaire que j'ai tourné au Maroc, *Où est l'amour dans la Palmeraie ?*. A nous deux, on arrivait au village de manière très humble, très simple. Je parle arabe, je leur ai expliqué que j'habitais à Skoura, dans une palmeraie un peu au sud. Ils ont vu que je connaissais et que j'aimais le Maroc. Ils sont toujours un peu méfiants car il n'y a pas beaucoup d'étrangers qui passent par là-bas. Je suis venu plusieurs fois, j'ai pris des photos, je leur ai donné ces photos. Ils ont vu que je ne voulais pas prendre et m'en aller. Ils ont compris que j'allais revenir. Je leur ai parlé du projet de ce film puis j'ai commencé à filmer, mais de loin... c'était plus au téléobjectif ou des plans larges du village. On ne met pas la caméra sous le nez de quelqu'un au bout de cinq minutes. Heureusement, j'ai eu plus de délai puisque le plan d'électrification a pris beaucoup plus de temps que prévu. Ça m'a donc permis, au fur et à mesure, de me rapprocher des villageois, de rentrer dans leur intimité tout en douceur. Mais le déclencheur, le moment où je me suis dit qu'on était vraiment dans le vif du sujet, c'est le moment où j'ai filmé la mort du bébé. Ce jour-là, j'étais en repérage depuis quelques jours à Ifri, et soudain j'ai entendu cet appel à la prière qui signalait qu'il y avait un mort. J'ai été chercher ma caméra dans la chambre que j'occupais. Je n'en menais pas large. Des hommes sont sortis d'une maison avec le cadavre du bébé et, soudain, il y a un gars du village qui n'était pas sûr que je pouvais filmer, pour des raisons religieuses. Puis un autre gars est arrivé et lui a dit qu'il fallait me laisser filmer. Pour lui, c'était important que je filme les conditions dans lesquelles ils vivaient, et il l'a dit aux autres. Ce gars avait compris le principe du documentaire que je tournais et l'impact que ça pouvait avoir pour toute la communauté. J'étais très ému de cette autorisation qu'ils me donnaient, mais aussi par l'événement même qu'était l'enterrement de cet enfant. C'était une séquence très forte à filmer.

Quelles sont les principales difficultés que vous avez rencontrées ?

La première difficulté, ça a été le planning. Ça n'avancait pas. J'avais dit à ma productrice qu'il me faudrait cinq tournages. Or à chaque fois que j'allais là-bas, rien n'avait bougé, pas un trou de pylône, rien. Ça a duré pendant un an et demi. Et à chaque fois, quand je rentrais, ma productrice me disait : « Et alors ? » et moi je répondais invariablement : « Toujours rien, mais tout va bien, c'est normal, on est au Maroc, je sais que tout peut aller soudain très rapidement ! ». Je tentais de la rassurer comme je pouvais, mais c'est vrai qu'après cinq ou six tournages sans la moindre trace d'électrification, le retard devenait inquiétant ! Et puis, il fallait suivre financièrement ! Mais bon, justement comme il y avait du temps, la production pouvait aller chercher de l'argent. Le financement est alors devenu de plus en plus conséquent et heureusement on a trouvé de l'argent pour payer tous ces tournages, et il y en a eu douze en tout. Et finalement, c'était tout bénéfice pour le film car tout ce temps m'a permis de tisser des liens très profonds avec les villageois, ce qui se ressent beaucoup dans le film.

L'autre difficulté concernait la langue. En fait, je parle Arabe, mais ce sont des Berbères. Quand je parle avec eux, c'est en arabe, mais quand ils sont entre eux c'est en berbère et je ne comprends plus rien ! Donc, après chaque tournage, je compilais les rushes que

je voulais traduire et on les envoyait à un ami à Rabat. Le matériel ne revenait parfois que deux mois plus tard, quand je repartais en tournage. Ensuite, on a fait faire une voice-over sur tous les rushes. Toutes ces traductions, voice-over et puis sous-titrage ont vraiment été un travail de titan. Mais...on avait le temps !

Enfin, une dernière difficulté, c'est qu'on n'avait pas d'électricité sur le plateau ! Or il fallait recharger les batteries, les téléphones... Et initialement, je ne voulais pas perturber le silence des montagnes avec un groupe électrogène. Alors, on s'est mis d'accord avec le chef opérateur et l'ingénieur du son pour avoir chacun trois à quatre jours d'autonomie. Ensuite, on redescendait dans la vallée pour recharger, et j'en profitais pour filmer ce qui se passait sur le sentier de mulet, et en bas au souk. Cela dit, j'ai quand même acheté un petit groupe électrogène pour l'hiver car je voulais pouvoir continuer à filmer si nous nous retrouvions coincés là-haut, ce qui est arrivé, mais on ne l'a utilisé qu'une seule fois.

Comment avez-vous travaillé l'image et qu'est-ce qui a motivé vos choix ?

J'ai tourné avec la Z7 de Sony (HDCam). Au tout début, j'ai réfléchi par rapport à tourner en pellicule, mais on s'est vite rendu compte de ce que ça allait impliquer comme sacrifices : il fallait rajouter minimum deux personnes à l'équipe, et je n'aurai pas pu y aller seul, ce qui a finalement été une des grandes clefs de ce film. En plus, tourner en 35 mm, c'est aussi de la lumière et donc de l'électricité en plus. Donc, j'aurai eu moins de temps de tournage et plus de complications. J'aurais eu beaucoup de mal à trouver cette spontanéité dans les séquences car nous aurions été nombreux et impressionnants avec tout ce matériel. A coup sur, j'aurais perdu cette belle intimité qui est née avec les villageois. Finalement, je me suis souvent retrouvé seul avec Mansour et ma petite caméra, et c'était très bien comme ça. Je pouvais sentir les choses de l'intérieur et je ne devais rien mettre en scène car j'étais très réactif et souvent au bon endroit au bon moment. Aujourd'hui, je suis convaincu d'avoir fait le bon choix. Et en plus, je trouve l'image pas mal du tout !

Comment avez-vous travaillé le montage de ce film ?

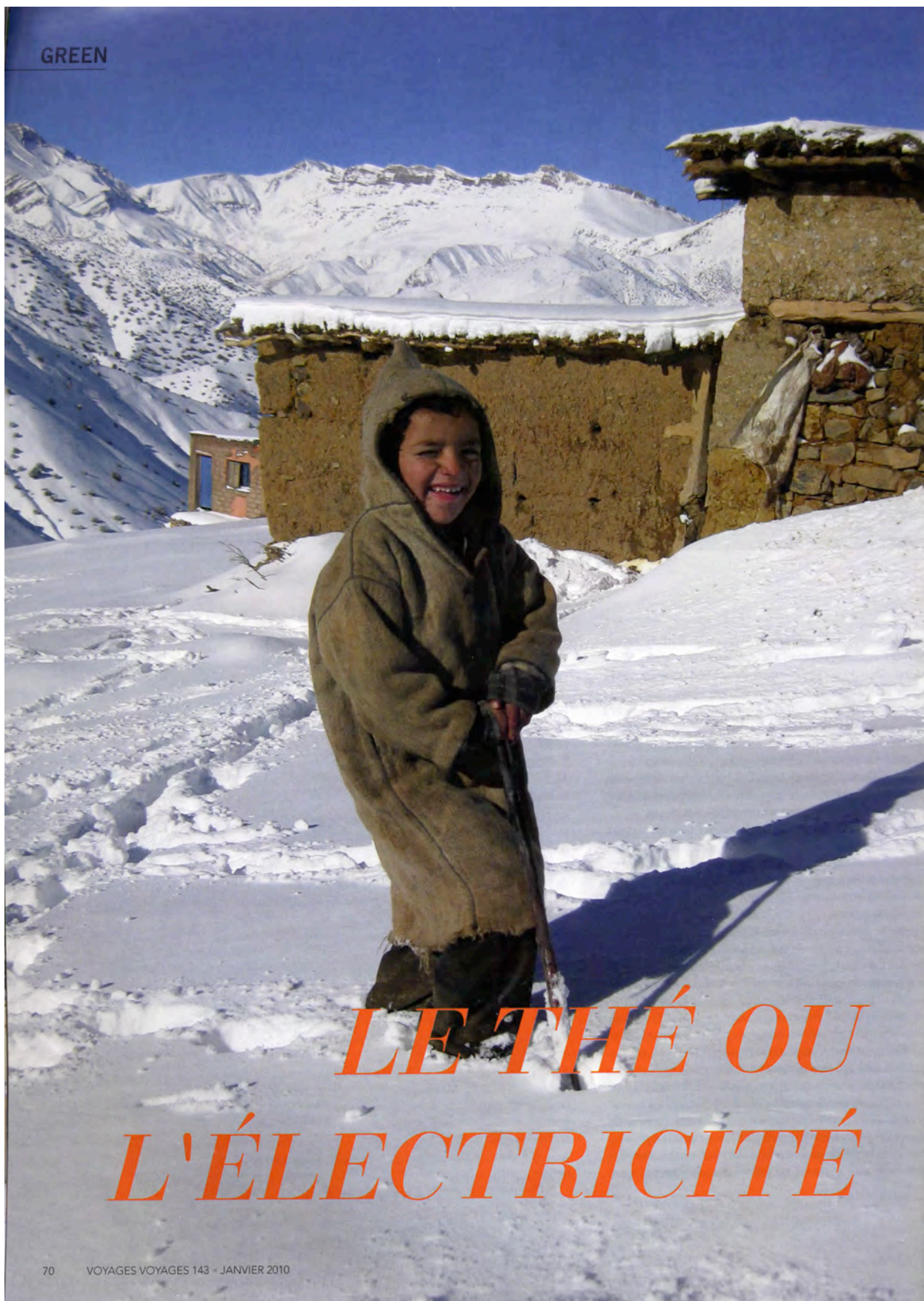
Le montage a été assez long : une vingtaine de semaines. Mais le monteur, Matyas Veress, en avait déjà vu d'autres puisqu'on terminait ensemble *le Grand'Tour* qui a duré 28 semaines, et il avait aussi fait le dernier film de Jaco Van Dormael, *Mr Nobody*, qu'il a monté pendant à peu près un an ! Mais, à part cela, ça a été un montage assez parfait. Bon, je travaille avec Matyas depuis toujours et c'est un de mes tout bons amis. Mais il n'empêche. Dès le début, tous les co-producteurs étaient ravis du film. La production nous a laissé tout le temps dont nous avons besoin. On est resté bien calme tout au long du processus, même s'il y avait beaucoup de matière et que les problèmes de langue rendaient parfois le travail laborieux. Matyas est quelqu'un de très perméable, c'est sa grande force dans ce boulot. Il arrive à ressentir parfaitement ce que vous voulez exprimer. Il a une sensibilité inouïe qu'il met toute entière au service du film. C'est très rassurant de travailler avec lui. Du coup on peut oser des choses. Par exemple, très rapidement dans le montage, on avait un début qui fonctionnait assez

bien : reconnaissance du héros (le village) ; un conflit, on leur apporte l'électricité alors qu'eux réclament la route ! Très bonne exposition, donc, les co-producteurs se frottaient les mains, très bien pour la télé. Mais, moi, je voulais faire ressentir au spectateur toute la dureté de la vie de ce village. Il fallait prendre le temps d'interrompre le récit pour vivre aux côtés de ces villageois dans le « rien », le « non-événement ». Alors, on a fait neiger sur le village et on a lancé l'hiver. Il y a des morts, les gens sont enfermés chez eux sous des mètres de neige. Plus rien ne bouge dans le village. Et avec Matyas, on était parfaitement d'accord sur le point jusqu'où nous pouvions aller avant que le spectateur ne se dise : « et alors, cette histoire d'électricité, elle est passée où ? ». Et là seulement, on reprend le récit !

Avez-vous déjà de nouveaux projets en route ?

Vous savez, je viens de sortir *le Grand'Tour*, un long métrage de fiction, à un mois d'intervalle de ce film-ci. Ces deux films, je les ai tournés et montés et donc sortis quasi simultanément. Cela fait cinq ans que j'ai un rythme de travail très soutenu ! Alors, oui, j'ai des idées dans la tête, mais je vais surtout profiter de cette période pour voir ma femme et mes enfants. On a d'ailleurs le projet d'aller se réinstaller pour un temps à l'étranger. Et j'y emporterai sans doute ma caméra ! (*Rires*)

<http://www.iletaitunefoislecinema.com/entretien/5090/le-the-ou-leelectricite-de-jerome-le-maire-rencontre>



LE THÉ OU L'ÉLECTRICITÉ



Au départ un réalisateur, Jérôme le Maire, tombé raide dingue du Maroc, au point de s'installer avec sa famille dans une petite palmeraie... À l'arrivée, des rencontres et des amitiées nouées qui débouchent sur un film documentaire racontant l'arrivée de l'électricité dans le Haut Atlas marocain.

INTERVIEW FRANÇOISE BOUZIN

Lorsque Jérôme le Maire embarque femme et enfants pour vivre de l'autre côté de l'Atlas, il ignore que cette tranche de vie sera déterminante pour la suite de sa carrière de réalisateur. *«Nous sommes partis nous installer pendant un an dans une petite palmeraie, à Skoura»*. D'abord hébergés dans une famille, nos aventuriers trouvent rapidement une maison... sans eau ni électricité. Vivant au rythme des autochtones, ils poursuivent leur aventure durant deux ans... Le temps d'aménager leur maison qu'ils louent désormais à des 'clients' triés sur le volet. *«Il faut bien avertir les futurs locataires des us et coutumes de*

la palmeraie. Il est, par exemple, hors de question de faire la fête toute la nuit et de déranger les habitants... On vit ici en symbiose avec le paysage et au rythme marocain».

Le temps aussi pour Jérôme de réaliser son film-documentaire *'Où est l'amour dans la palmeraie'* racontant cette quête d'un sentiment universel mais qui s'exprime très différemment sous ces latitudes. Au fil de ses balades dans l'Atlas, il constate que l'électrification progresse dans le bled. *«Un soir, dans une maison de terre de l'un de ces petits villages reclus dans la vallée, en scrutant les visages tellement particuliers des berbères qui m'accueillaient et*



en les voyant hypnotisés par une télévision trônant au centre de la pièce, j'ai eu l'impression de revoir la scène d' 'Hibernatus' où Louis de Funès se réveille effaré en plein XX^e siècle'. Depuis, cette image le hante: le toit d'une maison de terre équipée d'une parabole! Improbable superposition de deux symboles faisant référence à deux univers quasiment opposés; d'une part le passé (leur présent?), l'obscurité, la lenteur, l'autarcie, l'isolement, la collectivité, l'artisanat, le dénuement, la croyance,... Et, d'autre part, le présent (leur futur?), la lumière, la mécanisation, la vitesse, la globalisation, la communication, l'individualisme, l'industrialisation, l'opulence, le matérialisme.

La tradition ou la modernité, cruel dilemme

Cette phrase: «'Le thé ou l'électricité' vient d'une blague que j'ai entendu à plusieurs reprises dans l'Atlas. Elle raconte l'histoire d'un petit village qui vient d'être électrifié et dans

lequel un vieil homme, un peu naïf, arrive chez son voisin, le premier à avoir reçu l'installation. Le vieil homme est accueilli comme il se doit mais comme il presse son hôte de questions sur la nouveauté, le voisin agacé lui lance; Écoute, que veux-tu? Le thé ou l'électricité? Et spontanément, le vieil homme répond l'électricité. L'hôte a alors allumé l'interrupteur et, après avoir observé un moment l'ampoule incandescente, le vieux est rentré chez lui sans même avoir bu le traditionnel thé de bienvenue», raconte Jérôme.

La première étape fut de trouver un village qui figure dans la planification d'électrification. «Mon choix s'est porté sur Ifri, un village isolé et perché au sommet de montagnes. Les habitants vivent encore comme à l'époque des tribus. Rien n'a bougé depuis le XVIII^e siècle», commente Jérôme. En tout 35 maisons pour 35 familles. Ici tout se négocie. Il y a le clan qui maîtrise la route et celui qui a la main mise sur l'eau. L'électrification va forcément



redistribuer les cartes. Car, ici, le financement de l'électrification est en partie assuré par la population locale à concurrence de 2.500 Dirhams (250€) par foyer. Mais les frais ne s'arrêteront pas là avec l'installation dans la maison, l'acquisition de la télé, etc. Seuls les plus nantis y auront accès! Sans oublier la voie ouverte à l'information via le récepteur dans une culture essentiellement orale.

Côté acteurs, Jérôme s'est plongé dans l'univers de ces familles en s'immergeant dans leur mode de vie. «Il a fallu gagner leur confiance pour qu'ils participent au tournage. D'emblée, ils étaient plutôt conciliants car ils voulaient que l'on montre leurs conditions de vie. Il y a la famille Ben Haddou, l'une des plus pauvres d'Ifri, les frères Massaudi, les plus riches du village, le Chibani (le vieux) qui est contre l'arrivée de l'électricité, l'Imam qui apprend à lire et à écrire aux enfants et sera au centre des débats lorsque la télévision aura fait son apparition et que l'on se posera les inévitables questions sur ce qui y est diffusé... Et puis il y a une poignée d'hommes (Kamel, Moufid, baroud, Mohammed) mal équipés qui travaillent à l'avancement de la ligne électrique qu'ils doivent mener à Ifri». Nous en sommes à la seconde période de tournage. Le décor est planté, les gens attendent et se racontent... et cet hiver, l'électricité devrait arriver au village. «J'imagine alors le Chibani invité de famille en famille pour regarder la TV, le décalage entre les programmes et la réalité du village, les scènes de réapprovisionnement de la carte donnant droit à l'électricité, les ruelles du village vides car une émission phare passe à la TV, une famille en payant une autre plus riche pour l'achat de son dispositif électrique», conclut-il. Le film sort en septembre 2010... D'ici là, Inch Allah!



'*Thé ou électricité*' est un film documentaire produit par Iota Production, créé en 2000 par Isabelle Truc. Depuis Iota a produit plusieurs films-documentaires comme 'RAS Nucléaire, rien à signaler' d'Alain de Halleux, la 'Terre de Max', 'Derrière la porte', un documentaire sur les sages-femmes. En 2006, Iota a produit deux courts-métrages, parmi lesquels 'Hors Cadre' de Laurence Bibot et 'Dans nos veines' de Guillaume Senez. Et a en production deux longs métrages, 'Le vertige des possibles' de Viviane Perelmutter et 'Elle ne pleure pas elle chante' de Philippe de Pierpont. www.iotaproduction.com

Production

Produit par Iota Production (Belgique), Perspective Films (France), HKS Productions (France), K Films (Maroc).

Avec l'aide du Centre du cinéma et de l'Audiovisuel de la Fédération Wallonie Bruxelles et de VOO (TV-NET-TEL), du Centre de l'Audiovisuel à Bruxelles – CBA, Centre images – Région Centre, en partenariat avec le CNC, de la Procirep – Société de producteurs et de l'Angoa, d'ARTE G.E.I.E, de la RTBF (Télévision belge), 2M, BE TV, Lampiris, Carlier Bois, Co-Link, JM Vandoorne, Sifaco. Avec le soutien du Programme Média Plus de la Communauté Européenne, de la Coopération belge au Développement – DGCD, Service public fédéral Affaires étrangères, Commerce extérieur et Coopération au Développement (Les points de vue exprimés dans ce documentaire ne représentent pas nécessairement les points de vue du Gouvernement belge). Avec le soutien du Tax Shelter du Gouvernement fédéral de Belgique. Ce film a obtenu la bourse Brouillon d'un rêve de la Scam. Il a été développé avec l'aide de Média Développement et Docu Regio.



Équipe

Réalisation : Jérôme le Maire

Assistanat de réalisation : Mansour Jebrane

Image : Jérôme Colin, Jérôme le Maire

Son : Jean-Luc Fichet, Jérôme le Maire

Montage : Matyas Veress

Mixage : Yann Legay

Musique : Christian Martin

Fiche technique

Titre en français : le Thé ou l'Électricité

Titre en anglais : Tea or Electricity

Support : DCP, Beta Digit, HDCam, Blu Ray

Son : Stéréo, 5.1

Screen ratio / image : 16/9

Vitesse : 25 i/sec

Durée : 93' 03

Langue version originale : Arabe

Sous titrage : Français, Anglais, Néerlandais

Année de production : 2012

Site web : www.theoelectricite.be

Facebook : le Thé ou l'Électricité



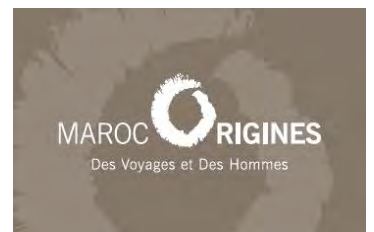
Après le film

Un partenariat a été mis en place avec Maroc Origines, un portail de tourisme équitable et responsable au Maroc, qui soutient des initiatives locales en reversant 3€ par unité de réservation à un projet de développement durable (1€ par voyageur, 1€ par l'établissement hôtelier, et 1€ par Maroc Origines).

Maroc Origines s'est associé avec Iota Production et a décidé de soutenir le film, en consacrant son prochain projet associatif à la construction de la route vers le village d'Ifri.

Via le site de Maroc Origines et celui du film, des informations seront régulièrement transmises sur l'évolution des travaux.

<http://maroc.voyage-origines.com>



Projections et événements

AVANT-PREMIERES

Flagey, Bruxelles : 17 janvier 2012 à 19h et 21h

Plaza Art, Mons : 18 janvier à 20h

Caméo 2, Namur : 20 janvier à 20h

En présence de Jérôme le Maire

SORTIE EN SALLES

Le 18 janvier 2012 à Bruxelles (Flagey), Mons (Plaza Art) et Namur (Caméo).

DIFFUSIONS TV

- Be TV
- RTBF (rentrée de septembre)
- ARTE (rentrée de septembre)
- 2M (Maroc)

Contacts Belgique

IOTA DISTRIBUTION

Clos des pommiers, 7

1310 La Hulpe

Sandrine Perrin

Tel : +32 2 344 65 31

Fax : +32 2 344 65 32

sandrine@iotaproduction.com

RELATIONS PRESSE

Françoise Bouzin – Agence Cinna

Tel. +32 495 806 400

fbouzin@agencecinna.be

Contacts France

PERSPECTIVE FILMS

19 Villa Riberolle

75020 Paris

Isabelle Mathy

Tel : +33 1 77 18 69 43

contact@perspectivefilms.fr

HKS PRODUCTIONS

29 rue de La Moquerie

37000 Tours

Dominique Bartoli, Richard Bean

Tel : + 33 9 75 66 54 25

hks@hksproductions.com

Contacts Maroc

K FILMS

14 Rue Abou Al Mahassine Arrouyani

Résidence Hanane

Appartement 14

Casablanca

Maroc

Khadija Alami

Tel : +212 5 22 23 10 94

khadijaalami@mac.com



www.theoelectricite.be